

Ici, en dépit des ordres de Von Arnim, nous avons évité jusqu'à présent l'étoile jaune (1). Nous ne considérons pas comme une marque d'infâmie cette nouvelle rouelle qui passera comme l'ancienne. Elle risquerait cependant de désigner plus facilement leurs victimes à nos persécuteurs. La population la redoute.



Chacun s'essaye à faire son petit dictateur. Pour tenter l'expérience, quel meilleur terrain de culture que le Juif, « ce pelé, ce galeux, d'où nous vient tout le mal. »

Après les Allemands, après le P.P.F., le S.O.L., il y aura aussi certains éléments douteux du Croissant Rouge. Ceux-ci font parler d'eux à La Marsa : ils appellent les hommes au travail, opèrent des réquisitions, et s'amuse à des molestations, des brimades grossières.

On intervient encore auprès des Autorités Tunisiennes, qui répugnent à faire le jeu des Allemands, et tout rentre dans l'ordre finalement.

(1) Seuls, dans le début, quelques travailleurs furent astreints à la porter

COMME LES JOURS SONT LONGS A VIVRE !

*Aux confins de Pologne crista une gehenne
Dont le nom siffle et souffle une affreuse chanson.*

(François La Colère)

MARS : un nouveau mois commence.

Comme les jours sont longs à vivre !

Les bombardements des objectifs militaires, qui frappent parfois aussi des innocents, des parents, des amis, demain nous-mêmes peut-être.

Les dénonciations, les haines méchantes et imbéciles.

Les arrestations.

Les déportations.

L'assassinat.

Et les demandes d'hommes encore, jusqu'à la fin.



Des travailleurs meurent, des collaborateurs de nos services aussi ; le 2 mars, ce cher Miche Nizard, jeune, beau, souriant à la vie, tant d'autres également chers. Le 10, à la Marsa, plus tard à l'Aouina, au Port, des hécatombes !

On crée une Commission juridique, qui constituera des dossiers pour chacun : Lucien Bonan y déploie son zèle de juriste consciencieux et précis. En attendant, on distribue d'importants secours aux familles dépourvues, privées de leurs soutiens.

Lettres anonymes à la Kommandantur : « 150 fils de riches » ne sont pas au travail. Une liste est remise par Zaewecke; nous y trouvons des femmes, des morts, des hommes âgés, d'autres exemptés par les Allemands.

Visite à l'Alliance : échec total; pour sauver la face, le Commandant en sacrifie quelques-uns qu'il affecte à des travaux en ville.

Comme celle visant les agents de nos services, cette dénonciation n'a pas eu de suite, malgré le secret désir de Allemands.

Ce qui demeure, c'est la déception de constater qu'il se soit trouvé des coreligionnaires assez vils et assez bête pour demander aux Nazis « de faire justice ». Ils sont très rares heureusement.

« Mon Dieu, pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font. » Comment admettre autrement qu'un Juif ait pu écrire à la Kommandantur, lui dénonçant « cette Communauté qui sabotait l'œuvre allemande ! »

Au fait, était-ce bien un Juif qui écrivit cette lettre ?

..

Arrestations :

Elie Attal, ses enfants, sa bru avec un bébé qu'elle allaitait, relâchés finalement après quatre semaines d'efforts.

Raymond Samama, plus tard Lise Hanon, déportés malgré nos interventions. La raison ? — « Mauvaises fréquentations ». L'odieuse arbitraire toujours !

Egalement Ankri, Dana, qui laissent femmes et enfants en si pénible situation.

Jo Scemla et ses deux fils, arrêtés à Hammamet, après

avoir été attirés dans un guet-apens par un agent provocateur qui leur avait offert de traverser les lignes et de passer chez les Anglais. Déportés aussi; leurs valeurs, leurs bijoux, volés.

Nous avons essayé de revendiquer les jeunes gens comme travailleurs, voulant faire croire que cette équipée avait pour unique dessein de les soustraire au recrutement. Zaewecke nous fait taire brutalement.

Guy Boccara, membre de la Commission des Finances, que le Président réussit à sauver de leurs griffes.

Max Sfez, arrêté par les Italiens, condamné, près d'être embarqué, mais qu'un hasard préserva finalement de la déportation.

Rousseau l'interprète, expédié soudain en Allemagne, au jour où une dénonciation apprend aux S.S. sa qualité de juif allemand et son véritable nom : Erwin Rüheman.

Lalou Msika, de Mateur, eut plus de chance dans son infortune : expiant le crime d'avoir dans son magasin un portrait de Karl Marx, il a purgé des mois de travaux forcés, employé à enterrer les cadavres allemands ou à diverses besognes serviles.

Nous avons expliqué que cet homme simple et illettré n'avait aucune accointance avec le communisme et avait certainement ignoré jusqu'ici l'existence et le nom du fameux théoricien allemand. Un hasard seul avait laissé chez lui ce portrait, trouvé sans doute décoratif.

Il fut enfin libéré, retrouvant sa bonne humeur.

Les semaines, les mois ont passé ! Combien sont encore sous le joug allemand, endurant peut-être d'inhumaines souffrances. Puissent-ils trouver le courage et la force de surmonter l'épreuve !



Assassinat encore. Le dernier !

Un employé de l'Arsenal de Ferryville, licencié depuis le statut des Juifs, Victor Lellouche, s'est vu envoyer, sur la dénonciation d'une femme, dit-on, à Bizerte, comme travailleur. Il ne fait pas partie de notre recrutement, et il n'est employé dans les bureaux du camp jusqu'à l'avant-veille de sa mort.

Bon camarade, franc mais très surexcité, il parle d'une vengeance qui le poursuit, d'un compte à régler au jour de la délivrance ; ses propos sont imprudents.

Dans le courant de mars, après une visite à Ferryville, il revient à Bizerte très déprimé. Le lendemain, il est employé dans un chantier ; au retour, il affirme à ses compagnons qu'un soldat a voulu le tuer, mais en a été empêché par l'arrivée de témoins. Il éprouve une sombre angoisse, fait des recommandations, et remet ses économies à un ami. Au matin, l'officier le confie à un soldat pour « un travail particulier ».

Ce soldat — c'est le même qui ramena Saadoun — retourne avec un cadavre, la tête en bouillie, avec d'horribles blessures sur tout le corps.

« Il a voulu s'évader », dit-il.

Le tueur — on le sait — est un sadique, préposé aux besoins de massacres.

Qui pourrait décrire l'atroce scène, où l'homme, seul, sans défense, est aux prises avec l'Allemand qui entre en transe à la vue du sang et, devenu bête humaine, a dû frapper, marteler de sa crosse, ivre de volupté, jusqu'au dernier râle, enfin assouvi, à nouveau triste et terne.

Notre indignation éclate. Nous repoussons l'explication fournie par le lieutenant du camp ; nous donnons la version exacte du crime, insistant pour une enquête sérieuse et pour que justice soit rendue.

Une fois de plus, nous nous élevons contre ces exécutions sommaires, propres au camp de Bizerte et au sinistre Elfess. Nous demandons qu'on proportionne la peine à la faute, si faute il y a. En tout état de cause, nous voulons être avisés préalablement et connaître de chaque cas pour être admis à le défendre.

Zaewecke semblera en tenir compte ; nous serons prévenus, quelques semaines plus tard, de l'exécution imminente, à Bizerte, de trois fugitifs repris. On parviendra ainsi à les sauver après bien des efforts et des angoisses.



Malgré l'occupation, les Juifs peuvent célébrer la Pâque, comme tous les ans, avec leur pain rituel.

Les démarches de la Communauté ont été couronnées de succès : l'Usine de la rue Arago a été remise à notre disposition pour servir à nos fabrications. Ce ne fut pas sans peine, mais le Commandement Italien mit une sorte de coquetterie à nous prouver la différence d'état d'esprit existant à l'égard des Juifs entre les deux partenaires de l'Axe.

C'est une justice à leur rendre : à chaque occasion, les officiers italiens, qu'ils aient eu nom Impellizzeri, Corsi, Scicchitano, Pizzi ou autre, nous ont témoigné d'une certaine compréhension.

A l'issue de son entrevue avec le Général, à l'état-major italien de Radès, le Président confiait qu'il se serait cru à l'époque révolue où les règles de courtoisie et de respect bienveillant s'appliquaient à tous, même aux Juifs.



D'autres gestes furent moins bien venus, moins élégants. C'est ce moment d'oppression et de contrainte — nous le constatons avec une profonde tristesse — qui fut choisi par le Conseil Municipal de Tunis pour introduire une demande d'immatriculation au profit de la ville, du Cimetière israélite de l'Avenue Roustan. Pourtant, les droits de notre communauté étaient établis par des titres, justifiés par une possession bicentenaire, affirmés, reconnus, à maintes reprises, à l'occasion de diverses impositions fiscales notamment, par l'Administration elle-même.

Par hasard, au milieu de toutes nos misères, notre attention fut attirée sur la réquisition déposée au Tribunal Mixte (1); nous pûmes faire opposition en temps utile et sauvegarder notre position.

(1) 27 Mars.

LA BÊTE ACCULÉE

AVRIL — Renouveau.

Avec la nature qui refléurit, la victoire se précise. L'espoir renaît, le cœur comprimé trop longtemps, laisse percer sa joie qui monte, près d'éclater.

La ligne Mareth a été tournée depuis une semaine; Gafsa réoccupée. Voici le 10, Sfax libérée par la prestigieuse 8^e Armée, Pichon par les Français. Le 14, victoire française au Djebel Mansour. Sousse est délivrée. Les bulletins de victoire claironnent à nos oreilles.

Heureux, nos frères de Djerba, de Gabès, de Sfax, de Sousse, qui ont tant souffert ! Pour eux, l'angoisse a cessé d'être.

Pour nous ?



« Vous ne verrez jamais les Anglo-Saxons à Tunis », nous assène furieusement Zaewecke, quelques jours avant la prise de Sfax.

Une rumeur de joie anticipée avait alors circulé dans la ville.

Ce sont les Juifs qu'il accuse de propager cette nouvelle transmise par Radio-Alger ou Radio-Brazzaville.